

Les combats d'une vie

**Livre de vie de
Deolinda Marinho-Gomant**

*recueilli et transcrit par
Guy de Saint-Roch*

Benjamine

Portugaise ! Oui, je suis Portugaise. C'est un choix réfléchi, volontaire bien sûr et que j'assume.

J'ai vu le jour sur le sol français à Bourges.

J'aurais donc pu, ce samedi 26 juillet 1989, choisir la nationalité française, comme la loi m'y autorisait.

La tradition ! L'imagerie populaire montre habituellement les démocraties du Nord et en particulier l'anglaise, comme détentrices d'us et coutumes immuables. Pour ma part, je pense que les pays du Sud, avec leur attache religieuse profonde au catholicisme, ne sont pas en reste. Bien au contraire. Si pour moi, ce choix n'a pas été la conséquence de l'abandon de l'autre possibilité, c'est parce que dans la famille, cela coulait de source. Nous étions Portugais, c'était comme cela. D'ailleurs aucun de mes frères et sœurs n'a dérogé à ce qui nous semblait évident. J'ai donc, sans état d'âme, choisi de rester Portugaise.

Lorsque je suis née en ce jour de la Sainte-Anne, Mick Jagger, le célèbre chanteur des Rolling Stones célébrait son vingt-huitième anniversaire. George Bernard Shaw, prix Nobel de littérature, aurait pu souffler cent-quinze bougies ; c'était également le jour de la quinzième commémoration de la nationalisation du canal de Suez. Il s'en passe des événements dans le monde en un seul jour !

Alors, me direz-vous, pourquoi coucher sur le papier ma vie ? Moi qui ne suis qu'une citoyenne comme les autres. Je n'ai rien inventé, je n'ai aucun mandat politique électif, je ne suis pas intervenue dans la marche du monde, de quelque manière que ce soit. Je suis une Française moyenne ; pardon, une Portugaise moyenne, vivant en France.

Alors, pourquoi ? Oui, pourquoi ?

Eh bien, parce que ce que j'ai vécu jusqu'ici, vous allez bientôt le constater, n'est pas commun. Je suis passée par des épreuves assez extraordinaires et j'ai envie que ces avatars puissent servir à quelques personnes.

Je souhaite que d'autres aient matière à réfléchir.

Ce n'est ni pour dénoncer, ni pour me venger que je trace ce récit du début de ma vie ; bien au contraire, j'ai le sentiment que ces lignes peuvent aider certains et à tout le moins, donner quelques espoirs à d'autres.

Ce que l'on attend d'un récit de vie, c'est non seulement la transcription la plus fidèle des faits, mais aussi l'enseignement qui peut en être tiré.

Je suis la petite dernière d'une fratrie de neuf enfants.

Ce sont quatre frères et quatre sœurs qui m'ont accueillie à ma naissance.

En réalité, ce n'est pas le mot accueillir que j'aurais dû choisir ; en effet, ma venue n'a pas été l'occasion d'une grande explosion de joie...

Je le constaterai et l'apprendrai plus tard, à mes dépens.

Je ne dois pas oublier un petit frère qui n'a pas survécu à son quatorzième mois, vers le milieu des années cinquante. Je lui consacre un chapitre, comme pour tous les autres. Orbellino.

C'est donc Maria-Hélène, Auguste, Luis, Mafalda, Luisa, Fausto, Magda et Joachim⁽¹⁾ qui ont vu leur espace encore réduit. Nous habitons une maisonnette vétuste, isolée, à un petit

kilomètre du village de Laverdines⁽²⁾ situé à trente-six kilomètres de Bourges. Aucun voisin à moins d'un kilomètre ! Mais ce n'était pas pour autant « la petite maison dans la prairie ».

Ce n'était pas le paradis.

Pas d'eau chaude, pas de commodités dans la maison. Une petite cabane au fond du jardin, comme l'a chanté Francis Cabrel. Il est vrai que nous étions dans les années soixante-dix dans cette France profonde...

Je suis née en fait dans une autre petite maison située dans la même localité. Mes parents ont déménagé pour intégrer une maison a priori plus grande. Lorsque j'ai appris que nous allions déménager, je me suis fait ma propre réalité ; mes propres rêves plus exactement ; évidemment, elle ne correspondait pas à l'exacte réalité. Je m'étais en effet, imaginé que la nouvelle maison serait plus grande, plus spacieuse et qu'elle bénéficierait des commodités modernes...

J'ai dû étouffer mes espoirs. La nouvelle demeure ressemblait à l'ancienne. Seule, la taille était un peu plus grande.

Je me suis trouvée un peu pantoise et pendant quelque temps, j'ai ressenti une mélancolie ondulante et flottante.

Cette maisonnette nouvelle comportait deux chambres en bas et un grand grenier au-dessus. Dans ce grenier, un monticule d'affaires abandonnées restait là. C'était un vrai capharnaüm auquel personne n'a osé s'attaquer. C'était le big bazar, comme je le disais.



(1) Consulter l'arbre généalogique en page 7

(2) Laverdines est une des plus petites communes de France en termes d'habitants. Située à mi-chemin entre Bourges et Nevers, le village est arrosé par le Craon

Bien vite, avec mes deux frères et ma sœur en compagnie desquels je passais mes nuits dans ce grenier sur des lits en fer, nous nous aperçûmes que nous n'étions pas seuls. Des êtres peu ragoûtants avaient déjà investi les lieux.

Nous ne pouvions pas les chasser et même nos parents à qui nous avons dénoncé cette intrusion fâcheuse, n'ont rien fait pour nous en délivrer.

Du moins au début. Ce n'est que plusieurs mois après qu'ils consentirent à réagir.

Les hôtes indésirables, en attendant, n'éprouvaient aucune crainte à nous marcher dessus alors que nous étions endormis.

Un jour, un rat m'a même mordu.

Car il s'agit bien des rats dont je parle !

J'étais dehors, dans la cour, près du lavoir. J'avais mis, j'adorais cela, les chaussures à talon de maman ; je n'étais pas très véloce ainsi équipée...

J'ai eu une peur panique lorsque le rat m'a mordue. Ce n'est pas la morsure en elle-même qui m'importait, bien qu'elle fût douloureuse. Ce sont les mots de certaines paroles prononcées qui m'ont interpellée et inquiétée : morsure, tétanos, grave, hygiène, pas de vaccin, maladie, séquelles en étaient quelques-uns.

Pour lutter contre les envahisseurs à longue queue, mes parents n'ont rien trouvé de mieux que de disposer de-ci de-là de la « mort-aux-rats »...

Ils ont enfin décidé d'enlever l'affreux big bazar.

Vous pouvez vous imaginer le danger nouveau auquel nous avons été confrontés. La mort aux rats ! Cependant, la population des rats a diminué puis a disparu quelques mois plus tard.

Ces événements m'ont considérablement perturbée et déjà, par rapport à la famille, je me suis placée comme étant

« l'embêtante », un peu en dehors du « politiquement correct ».

J'étais « à part ». Pourtant, j'étais peut-être celle qui paradoxalement, portait un amour, un respect et un attachement sans borne pour cette institution qu'est la famille.

De nos jours, il se dit communément qu'on se fait quelquefois du « cinéma ». Dans ce cadre, les films se sont transformés en des rêves de plus en plus précis. Je rêvais de partir. Je m'imaginai professeur. Je jouais, je dis bien : je jouais à la maîtresse. Dans mes rêves.

Et surtout, et surtout, j'ai fait mes premiers rêves de fugue...

Dans cette maison, mon premier souvenir très concret auquel je pense quelquefois, n'est pas très agréable pour la petite fille que j'étais.

Mes parents, comme tous les anciens habitants de la campagne entretenaient une basse-cour privée, strictement destinée à la consommation familiale. Une vingtaine d'animaux la constituaient : poules, lapins, coq.

Un jour que je jouais dans la cour, le coq de la maison a fondu sur moi très soudainement, et m'a piquée plusieurs fois avec son bec. J'ai pleuré à cause de la douleur ressentie bien sûr, mais surtout parce que j'ai eu la désagréable sensation de ne pas être aidée. Cet épisode qui n'aurait pas dû avoir de conséquences notables, a permis de me faire découvrir, peut-être inconsciemment, que mes parents n'éprouvaient pas l'affection qu'une petite fille de cinq ans peut espérer...

Le cœur découvre, la tête traduit...

Plus tard, je constaterai qu'il n'y avait pas d'entente réelle entre mes parents et moi.

D'autant que mon père, vers qui j'ai souvent tenté de me rapprocher, ne semblait pas vouloir entretenir une relation privilégiée ni même soutenue. Je ne dis pas qu'il n'éprouvait aucune tendresse pour moi, mais que je vivais mal un certain

manque de tendresse. C'était encore plus visible pour ma mère, peut-être d'une manière encore plus abrupte.

C'était également et peut-être surtout, à cause des paroles dites. Les mots peuvent faire mal, très mal. Ils peuvent aller jusqu'à la blessure.

Mon père ne cessait de dire que mes sœurs « faisaient mieux » et que moi, « je ne faisais rien ». « Mieux », « rien », des jugements extrêmes ! Des comparaisons qui ne sont pas établies sur un même plan. Mieux, rien.

Mieux par rapport à quoi ? Rien de quoi...

Etait-ce parce que j'étais la petite dernière ? Je ne le crois pas, car généralement, le dernier-né, pour des raisons de civilisation, de maturité et de « bonification » des parents, est souvent privilégié. Et puis il a l'avantage de profiter de l'acquis de ses aînés.

En l'occurrence, il y en avait huit. Mais ils se trouvaient plus tournés, voire recroquevillés sur eux-mêmes que vers leur dernière petite sœur...

Mes parents, très catholiques pratiquants, ne devaient pas, surtout en ce temps-là, utiliser les moyens de contraception et je pense que je ne devais pas être désirée.

C'est peut-être une explication complémentaire à cette sorte de rejet que je ressentais cruellement. Ou à tout le moins, une partie de l'explication de cette situation éprouvante.

Lorsque Noël approchait, mon père allait chercher un sapin qu'il ramenait dans la remorque de sa mobylette. Les sapins, je les ai toujours vus couverts de neige...

A moins que ce soit mon imagination ?

Dans les familles nombreuses, je le pense, et surtout dans les familles pratiquantes, la fête de Noël revêt une grande importance. Nous n'échappions pas à cette tradition. Pour Noël donc, chaque année, chacun participait à améliorer

l'environnement, voire à le décorer. Ainsi, à l'approche des fêtes, nous lavions et repeignions les murs intérieurs de notre demeure. Je me rappelle que nous faisons tenir le sapin dans une grande botte que nous avons auparavant remplie et tassée de sable.

Je me disais et voulais croire que c'était une maison neuve...

Chaque pièce était pourvue d'une cheminée et toutes étaient allumées le soir de Noël. Autant, nous faisons des économies le reste de l'année, autant ce soir là, c'était bombance. Maman préparait des beignets portugais, les fameux « corcoreis »⁽¹⁾, ainsi que de nombreux petits biscuits dont nous nous régaliions sans mesure.

C'était toujours un énorme repas de famille.

Ensuite, tout le monde se rendait à l'église pour la messe de minuit.

Mafalda arrivait toujours avec des cadeaux pour tous et il est exact de dire que faire un cadeau à un tiers est plus jouissif que d'en recevoir un. En tout cas, ça se vérifiait sur le visage de ma sœur Mafalda.

Et puis, il y avait toujours mon frère qui apportait son poste de télévision. J'en parlerai un peu plus loin.

Un étranger aurait pu penser au spectacle d'une vraie famille unie et aimante. Malheureusement, ce n'était qu'un mirage. Ce n'était qu'apparent...

Mon père, ouvrier agricole, n'a pas pu ou voulu faire d'études. Les livres pour lui, étaient des étrangers qui envahissaient sa maison. Il s'en méfiait et ne nous a jamais encouragés à étudier.



(1) *Corcoreis* : célèbres beignets portugais.

Il était trop souvent après moi pour me gronder, me rabaisser. Il disait toujours que j'étais une incapable. Il pratiquait, peut-être sans s'en rendre vraiment compte, le dénigrement et une forme de discrédit qui me faisaient mal.

Accusations non fondées et gratuites, vexations inutiles et prégnantes étaient son mode de liaison avec moi. J'étais le réceptacle de la déconsidération et du rabaissement. Et pourtant, je suis sûre qu'il avait de l'amour paternel pour moi. Je pense que c'est par effet de mimétisme par rapport à ma mère qu'il agissait ainsi.

Ma mère, en effet, était encore plus affirmative et dure dans les remarques qu'elle prodiguait à mon encontre. Et puis ceci était exacerbé par son statut de mère. Une maman, c'est là pour protéger non ?

Les manifestations de tendresse ne se montraient pas dans la famille. Je suis sûre que l'amour était présent mais il se trouvait jugulé par l'éducation, les traditions. On ne montre pas ses sentiments ! On les modère jusqu'à les étouffer...

On dirait que les Portugais, de l'époque il s'entend, renaient leurs élans. Et la plus simple et la plus facile des manières pour y réussir, était de lancer des critiques.

Je ressentais ces assertions comme étant d'autant plus injustes que je me débrouillais bien à l'école.

Pourtant, ma scolarité avait bien mal commencé ; mes parents n'ont pas daigné me mettre à l'école maternelle, ce qui fait que je suis rentrée directement à l'école primaire, au cours préparatoire, à six ans. Ceci m'a perturbée doublement au début, car en plus du dépaysement provoqué par l'obligation de quitter la maison familiale, j'ai dû intégrer brutalement le mode de fonctionnement du modèle d'éducation de l'école.

Mes camarades avaient, pour leur part, l'expérience du temps passé en classes maternelles.

L'école se situait à Nérondes, petit bourg situé à 7 kilomètres de Laverdine. Lorsque nous rentrions de l'école, vers 16 heures, chaque fois que cela était possible, nous rejoignions maman dans le jardin pour l'aider. J'aimais ce travail que je trouvais agréable et qui me procurait une certaine forme de sérénité et de calme. Nous y cultivions un peu de tout ; pommes de terre, tomates, poireaux, courgettes... En automne, les mains nous piquaient lorsque nous récoltions les haricots demi-secs dont les feuilles étaient équipées de minuscules pointes.

Ces moments étaient heureux. Aucun ennui ne se profilait à l'horizon, contrairement à ce qui allait se passer quelque temps plus tard...

Quelquefois, nous allions ramasser du petit bois pour faire des réserves pour les cheminées.

Avec le recul, cette période toute entière m'apparait comme fantastique.

Pour revenir à la scolarité, j'ai eu la grande chance de bénéficier d'une maîtresse efficace, assez sympathique et clairvoyante.

Sans vouloir faire de jeu de mots, elle a rapidement vu que je ne voyais pas bien. Elle a d'abord pris la décision de me rapprocher du tableau. Cependant, mon problème était tel, que l'amélioration n'était pas probante.

Puis, constatant que ma vue était vraiment insuffisante et la source de mes problèmes de compréhension, plusieurs fois, elle a tenté d'avertir mes parents. Ceux-ci n'ont pas daigné bouger le petit doigt...

En effet, écoutant mes frères et mes sœurs, ils étaient persuadés et le faisaient savoir, que je voulais des lunettes pour la seule raison d'être encore plus belle !

D'un côté j'étais flattée qu'on pensât que je voulais être « encore » plus belle ; cela signifiait que je devais l'être déjà un peu.

Cette petite « infirmité » a été le second cran de mes ennuis, après le début de quasi ostracisme dont j'ai été la victime. Ma famille me prenait pour une « tarée ». En tout cas, c'est l'impression que je ressentais. Avec ceci, j'étais encore plus « différente » d'eux.

La jalousie et l'envie ont-ils eu un rôle dans ces prises de position ? Sans doute... Les méchants envient et haïssent ; c'est leur manière d'admirer.

Et pourtant, je peux vous l'assurer, mon « infirmité visuelle » était bien réelle. Je ne voyais pas du tout sans des lunettes.

Quelquefois, alors que papa revenait du travail à pied, j'avais du mal à percevoir si c'était vraiment lui ! Même sa démarche ne me permettait pas de l'identifier. Ainsi, il m'est arrivé quelquefois de l'accueillir et ... ce n'était pas lui !

Pour revenir à la fratrie, il ne faut pas oublier que j'étais venue leur prendre, même si ce n'était qu'une minuscule parcelle, un peu du territoire qu'auparavant, ils partageaient déjà à huit.

J'avais de plus en plus l'impression d'être accusée de réduire un espace vital et affectif déjà bien trop partagé. Cet élément et les précédents ne sont rien par rapport à celui qui va suivre...

A partir de l'âge de dix ans, j'ai subi des viols de la part de l'un de mes frères.

Le code pénal stipule entre autres en son article 222-23 que « *Tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui par violence, contrainte, menace ou surprise est un viol.* »

Le viol est puni de 15 ans de réclusion criminelle. » ⁽¹⁾



(1) En l'article 222-24, il est précisé que le viol est puni de 20 ans de réclusion criminelle lorsqu'il est commis sur un mineur de 15 ans.

Mon frère a commencé par pratiquer des attouchements licencieux d'abord sous ma jupe, puis directement sur ma culotte et enfin en me pénétrant le sexe avec les doigts.

Je tiens à préciser que ces viols sont aujourd'hui prescrits par la loi. Mais je ne peux m'exonérer d'en parler et de révéler leur existence si je veux que les lectrices et les lecteurs de ce livre comprennent la suite des événements.

Je dois avouer en toute innocence que, au début, ces caresses me procuraient une certaine jouissance, tant qu'elles restaient superficielles. Je pensais que c'était, peut-être, dans la logique des choses. D'autant que mon frère m'enjoignait de n'en parler à personne. Je pensais qu'il ne voulait pas que mes autres sœurs soient jalouses. Je croyais qu'il me faisait une faveur de m'avoir choisie, moi, bien qu'étant la plus jeune et donc la moins expérimentée...

Mais bien vite, alors que les caresses se faisaient plus appuyées et de plus en plus profondes, je me suis sentie mal à l'aise.

Fillette puis très jeune adolescente, ne connaissant pas du tout les choses du sexe, j'avais peur d'être enceinte.

Alors ce fut d'abord la surprise, puis le silence. Vinrent la douleur et la honte. Mon frère a pratiqué ces horreurs sur moi pendant plus de deux ans. Chaque fois, il venait, par surprise. Chaque week-end, plus tard, lorsqu'il rentrait de l'école il m'imposait le lit. D'une façon générale, il profitait de moi et me souillait chaque fois que nous pouvions être seuls. Ces pratiques ne se sont arrêtées que lorsqu'il est parti. Il me semble inutile de préciser que cette période a complètement chamboulé ma vie. Je me suis trouvée blessée et incomprise.

Table des matières

Préface	9
Note préliminaire	11
Arbre généalogique simplifié	12
Remerciements	13
Benjamine	15
Première en région parisienne	29
Didier	33
Jean-Pierre	39
Luciano Marinho, mon père	41
Photos	47
Région parisienne bis	49
Olinda Rodrigues, ma mère	61
Photos	67
Maria-Hélène	69
Essai(s) ?	71
Auguste	75
Louis, Umberto	77
Photos	79
Tentative	81
Handicap	89
Michaëlla et Cassandra	93
Mafalda	95

Photos	117
Luisa	119
Nouvelle vie	121
Coupures de journaux	123
Fausto	127
Dossier médical	129
Magda	133
Et maintenant ?	137
Joachim	143
Jean-Pierre encore	147
Orbellino, mon petit-frère	151
Aujourd'hui	153
Et après ?	165
Photos	167

**Votre biographie ou votre livre de vie :
c'est possible !**

**Guy de SAINT-ROCH - Ecrivain et Biographe
réalise votre livre de A à Z (écriture - conception)**

Renseignements : 02 48 700 700 - 06 62 456789

informations : www.guydesaintroch.fr